



# GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 27.

MERCREDI, 27 Janvier 1808.

## EXTÉRIEUR.

### DANEMARCK.

Copenhague, le 9 janvier.

Il est entré en rade plusieurs bâtimens chargés de grains venant des duchés.

— Les dons patriotiques continuent à arriver de toutes parts. L'administration de la banque a fait don de cinq mille écus, argent courant du Danemarck, pour subvenir aux frais de la construction d'une nouvelle flotte.

— La chancellerie d'état a rendu publique la nomination que S. M. a faite de M. le commandeur George-Albrecht-Kæfod, son aide-de-camp-général, à la place de gouverneur de Bornholm et de Christiansoe pendant toute la durée de la guerre. Cet officier sera sous les ordres immédiats du prince royal, et il a été autorisé à faire savoir aux autorités civiles et militaires qu'elles devaient lui être entièrement soumises dans toutes les opérations qu'il jugerait convenable d'ordonner pour la défense des deux îles. Les caisses royales et publiques sont mises à sa disposition, et il n'en sera comptable qu'à S. M. seulement. La publication des pouvoirs qui lui sont confiés sera faite aussitôt son arrivée à Bornholm. Cet officier servait dans la marine française avant la révolution.

— La Gazette du Commerce donne la liste de 105 vaisseaux danois qui ont été condamnés par l'amirauté anglaise, depuis le 25 jusqu'au 28 novembre.

— Il a été capturé près de Husum un bâtiment anglais richement chargé; on peut juger de sa valeur par la part de 10,000 écus qui a été adjugée à l'officier de la marine royale qui s'en est emparé.

— Nous apprenons de Rensbourg que l'on fait de grands préparatifs pour la fête du roi. Elle sera célébrée par des bals, des mascarades, des repas que les habitans se proposent de donner pour célébrer le jour de naissance de notre souverain.

— Il est entré dernièrement dans notre port, pour être examiné, un bâtiment suédois chargé de sucre; il venait de Gothenbourg et avait été arrêté par un corsaire danois. Il a été reconnu que le capitaine avait doubles papiers, d'après lesquels il pouvait se rendre ou à Copenhague ou à Colberg. (Publiciste.)

### ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 18 janvier.

Un décret de S. M. fixe la valeur pour laquelle seront admises dans la circulation les nouvelles monnaies françaises, les anciennes, celles aux types de Hesse-Cassel, de Brunswick, de Saxe, de Munster, de Paderborn, de Hanovre, de Lunebourg, de Hambourg, de Hollande, de Prusse, du ci-devant Empire et d'Allemagne, etc. etc. etc.

Un avis du Conseil-d'Etat porte que par l'effet de l'article 896 du Code Napoléon, les substitutions ne peuvent plus exister; que néanmoins le premier appelé, né avant le 1<sup>er</sup> janvier 1808, doit la recueillir, mais pour lui seul, et avec la libre disposition des biens sur sa tête.

Un décret royal relatif aux embellissemens de Cassel, porte qu'à compter de la publication du présent décret, aucune maison nouvelle ne sera bâtie que sur l'alignement et sur le dessin qui seront approuvés, pour la face de l'extérieur, par le préfet de Cassel.

— Les ministres de l'intérieur et de la justice ont prévenu MM. les préfets d'admettre de préférence dans leurs bureaux les employés des différentes chambres supprimées par la nouvelle organisation administrative. Leurs services et leurs connaissances doivent les faire distinguer. Il est de toute justice de continuer les moyens d'existence à ceux qui ont des droits acquis à la bienveillance du gouvernement.

(Moniteur westphalien.)

— On a chanté hier une messe solennelle, en actions de grâce pour l'heureux avènement de S. M. au trône. La musique était magnifique.

M. le surintendant Rommel prononça un discours plein de force, dont le texte était ce passage de Salomon: « par moi regnent les rois ». Il prit de-là occasion de montrer au peuple l'obligation où il était d'honorer celui que Dieu avait choisi pour le représenter sur la terre, par un respect et une obéissance absolue; de l'aimer sur-tout d'un amour sincère, et de le servir avec une fidélité inviolable, etc. Ce discours a fait beaucoup d'impression sur l'assemblée.

(Gazette de France.)

### SAXE.

Leipsick, le 14 janvier.

Notre foire de Saint-Michel a été, comme on l'a dit dans le tems, généralement très-bonne; vers la fin sur-tout, il y arriva beaucoup de Polonais et de Russes, qui firent encore des achats considérables. On s'attendait, en conséquence, que la foire du nouvel an, dont on parle à peine ordinairement, serait très-insignifiante. Cependant, à notre très-grande surprise, nous avons vu depuis le commencement du nouvel an, arriver tous les jours un nombre considérable de marchands et négocians russes et polonais qui naguères ne venaient point ici dans cette saison. Ils sont munis de très-fortes sommes d'argent, et achètent avec le plus grand empressement les produits des manufactures allemandes, et particulièrement saxonnes: c'est ainsi que nos produits, par la prohibition et la pénurie des marchandises anglaises, trouvent un écoulement avantageux. Malheureusement nos fabricans et ceux de l'Allemagne ne comptant point sur ce débit, n'ont pas envoyé ici de fortes provisions de leurs marchandises. Ceux dont les fabriques ne sont pas au-delà d'un rayon de vingt lieues, ont fait venir à la hâte ce qu'ils avaient de prêt: au fur et mesure que leurs marchandises arrivent, elles sont aussitôt vendues. Il n'a presque pas paru d'autres étrangers.

(Journal du Commerce.)

### ISTRIE.

Trieste, le 10 janvier.

Les réglemens et ordonnances concernant la navigation des neutres et le nouveau droit maritime que les Anglais voudraient établir, ainsi que les mesures qu'a prises la France pour s'opposer à cette tyrannie, devaient nécessairement entraver le commerce de notre place, et c'est ce qui est arrivé. Au reste, ce malheur est commun à toutes celles du Continent, et l'on est résolu à souffrir, s'il le faut, plusieurs années, pour s'affranchir du despotisme maritime de l'Angleterre. Par suite de ces mesures, les relations de la Sicile et de Malte avec notre place ne peuvent plus avoir lieu.

Les denrées coloniales provenant des Indes-Occidentales ont haussé d'une manière extraordinaire; toutes les provisions de ces articles se trouvent entre les mains des spéculateurs, qui reglent les prix à leur gré lorsque notre place se trouve privée de ses approvisionnemens ordinaires. L'huile est un des articles dont le prix n'a pas haussé dans la proportion des autres; elle n'est pas chère. Il y en a dans le royaume de Naples des provisions immenses, et c'est de ce pays que nous tirons successivement ce qui est nécessaire à nos besoins et à notre commerce. Les articles du Levant n'ont pas encore beaucoup haussé, à l'exception des cotons qui sont très-recherchés, et dont les prix se tiennent à un taux élevé.

— Un corsaire français vient de s'emparer de notre rade d'un bâtiment marchand richement chargé, venant de Messine.

(Journal du Commerce.)

### ROYAUME DE HOLLANDE.

La Haye, le 19 janvier.

Les derniers journaux anglais qui nous sont parvenus, annoncent, de la manière la plus positive, qu'un embargo a été mis à New-York sur tous les vaisseaux anglais, et qu'une rupture entre les Etats-Unis et l'Angleterre est désormais inévitable.

(Publiciste.)

Amsterdam, le 19 janvier.

Le vent impétueux du nord-nord-ouest, qui a commencé à souffler le 15 janvier, ayant fait hausser le courant d'eau à la mer du Nord, devant Katwyck, à la hauteur extraordinaire de 17 pieds au-dessus de la marque d'Amsterdam, la mer du Sud fut bientôt remplie par ses embouchures d'une grande quantité d'eau.

L'Y qui, devant Amsterdam, n'était à minuit qu'à 4 pouces au-dessus de la marque ordinaire, est monté, le matin à six heures, à près de 54 pouces, tandis que, près de Spaarndam, il était déjà à 41 pouces au-dessus de la même marque. La tempête continuant à fait monter la marée devant Amsterdam, à dix heures du matin, à 69 pouces, et près Spaarndam à 54 pouces; à quatre heures après midi, elle était devant Amsterdam à 86 pouces; et près Spaarndam, à 84 pouces au-dessus de la marque ordinaire. Tous les faubourgs d'Amsterdam étaient inondés. Le vent de plus en plus impétueux, s'étant mis plus au nord, la force des vagues au bas-bassin était au plus haut degré. L'eau passait au-dessus de la digue en plusieurs endroits, entre Spaarndam et Amsterdam, et on était obligé de l'arrêter avec des fascines. Les ouvrages qui défendent la ville contre les efforts de la mer, sont considérablement endommagés. La marée était, à neuf heures et demie, devant Amsterdam, à 69 pouces, et près Spaarndam, à 64 pouces au-dessus de la marque; ainsi elle était baissée de 20 pouces en tout.

Les écluses de Katwyck n'ont éprouvé aucun dommage par l'effet de cette tempête, qui n'a occasionné qu'aux jetées les plus avancées sur les rivages quelques dégâts de peu d'importance, qui sont déjà réparés. La plus grande élévation des eaux sur l'Yssel, près Gouda, était le 15, à six heures du matin, de 114 pouces au-dessus de la marque ordinaire d'Amsterdam.

(Gazette de France.)

### ANGLETERRE.

Londres, le 15 janvier.

On a reçu ici les papiers de New-York jusqu'au 14 décembre. Ils nous apprennent que l'on continue à s'occuper de l'acte de non importation. Il a été résolu dans la chambre des représentans qu'un bill supplémentaire serait rédigé, pour donner de la validité à cette mesure, et obvier à toutes les difficultés qui pourraient se présenter dans l'exécution. Nous apprenons aussi qu'il y a eu une faible opposition de la part de ceux qui voulaient en suspendre l'exécution jusqu'à ce que l'on connût la réponse de la Grande-Bretagne; mais la mesure a passé à une très-grande majorité.

(Morning-Chronicle.)

— Sir Charles Cotton devait faire voile lundi dernier de Falmouth, à bord du Minotaure. Les transports doivent le suivre immédiatement sous le convoi de l'Antelope.

— On prépare la grande salle de l'hôpital de Chelsea pour le procès du général Whitelocke, qui doit commencer le 21 janvier.

— Il est arrivé un paquebot de Tortola en 33 jours.

(Times.)

Du 16 janvier.

M. Melisch est parti pour aller remplir sa mission en Sicile.

— L'assemblée de la Jamaïque, depuis qu'elle est réunie, a montré un grand mécontentement contre le bill touchant l'abolition de la traite des nègres, et cette disposition est telle, qu'elle fait craindre des suites fâcheuses pour cette colonie.

(Morning-Chronicle.)

Du 18 janvier.

Fonds publics du 13 janvier. — Trois pour cent conso. 63  $\frac{1}{2}$ . — Omnium, 2  $\frac{1}{2}$   $\frac{1}{2}$  prem.

Du 15 janvier. — Trois pour cent conso. 63  $\frac{1}{2}$   $\frac{1}{2}$ . — Omnium, 2  $\frac{1}{2}$   $\frac{1}{2}$  prem.

Du 16 janvier. — Trois pour cent conso. 63  $\frac{1}{2}$   $\frac{1}{2}$ . — Omnium, 2  $\frac{1}{2}$   $\frac{1}{2}$  prem.

Du 18 janvier. — Trois pour cent conso., 63  $\frac{1}{2}$   $\frac{1}{2}$ .



— Il est question d'une nouvelle expédition ; mais on en ignore l'objet. A juger de la quantité des bâtimens que l'on a demandés au bureau des transports, outre ceux qui sont déjà à la disposition du gouvernement, il est à présumer qu'elle sera très-importante. On a fait l'offre d'un shelling par tonne payable tous les mois pour les navires doublés en cuivre.

— La flotte qui est aux ordres du général Spenser, ayant été dispersée dans le golfe de Biscaye par les vents contraires, a dû se réunir à Gibraltar, point de rendez-vous vers lequel on suppose que les bâtimens faisant partie de cette flotte se sont dirigés ainsi que le portaient leurs instructions.

— Les directeurs de la compagnie des Indes-Orientales ont pris, à ce qu'on assure, l'engagement de fournir annuellement au gouvernement 20,000 tonnes de chanvre pendant trois ans ; cette livraison sera faite dans les ports au moyen de navires frétés spécialement pour cet objet.

— La frégate *la Salsette*, capitaine Hardinge, est partie de Madras le 22 de septembre. De sorte qu'en comptant le tems qu'elle a passé au Cap-de-Bonne-Espérance et dans plusieurs autres endroits où elle a relâché, la durée de sa traversée des Indes Orientales jusqu'en Angleterre n'a été que de trois mois. Le bruit s'est répandu dans les bureaux de la compagnie que cette frégate avait été chargée d'apporter des nouvelles très-peu favorables. Il paraît que l'on a conçu dans nos établissemens les plus vives craintes au sujet des préparatifs que l'on fait en Perse ; on ne sait pas jusqu'à quel point ces inquiétudes peuvent être fondées. On apprend par la même voie que sir John Craddock se disposait à revenir en Europe avec la flotte du mois d'octobre ; que M. Pétrie serait chargé de la conduite des affaires pendant son absence, et jusqu'à l'arrivée de la personne désignée par le gouvernement, pour remplir la place qu'il occupe par *interim*. On croit que sir G. Barlow aura cette mission. Le général Hewett et lord Minto étaient déjà débarqués à Madras ; le premier, comme on sait, doit y remplacer lord Lake, dans le commandement en chef des troupes de la compagnie.

(*The Times*.)

Le ministre de Portugal a fait remettre à nos marchands copie d'une lettre adressée au gouverneur de l'île de Sainte-Catherine, par laquelle il lui enjoint de recevoir les vaisseaux anglais dans les ports de ladite île, à charge par eux d'acquitter les droits qu'ils auraient payés en Portugal après la vente de la cargaison. Il est dit de plus, que dans le cas où les gouverneurs feraient quelques difficultés de permettre la vente de certaines marchandises, ils étaient autorisés à les faire débarquer et mettre en magasin jusqu'à ce que le prince-régent eût donné de nouveaux ordres à cet égard.

Les négocians prirent la résolution d'entreprendre ce commerce provisoire, en se pourvoyant toutefois de lettres du conseil privé pour le Brésil. Il sera en outre délivré des passeports qui désigneront les ports convenus entre la secrétairerie des affaires étrangères et le ministre de Portugal, pour le déchargement des navires anglais. Le paiement des droits, et l'assurance contre la contrebande seront également stipulés dans le passeport.

(*The Times*.)

Un journal, qui a été désigné comme « l'organe de la dernière administration », a hasardé récemment l'expression d'un sentiment sur l'importante question de la paix ; nous nous croyons obligés de la mettre sous les yeux du public.

« L'assemblée générale des manufacturiers du comté d'Yorkshire, qui doit se tenir mardi 19 à Leeds, a excité l'attention du royaume entier, et les amis et les ennemis de la paix attendent le résultat avec une égale sollicitude, mais d'après des sentimens bien différens, et les deux partis considèrent cette mesure comme étant d'une grande importance pour décider la question d'une prompte paix ou de la prolongation de la guerre.

« On saurait au moins si la faction qui est pour la guerre, peut être à l'avenir considérée comme l'organe de l'opinion de la nation. Une déclaration en faveur de la paix qui serait faite par le comté d'York, appuyerait fortement l'administration quelconque qui entreprendrait l'ouvrage de la paix ; et nous sommes convaincus que si l'on eût fait entendre une telle expression de la voix publique, avant la dernière négociation, l'Angleterre n'aurait pas à gémir sur les maux et les privations qui sont la suite de l'état de guerre, et le souverain n'aurait pas cru nécessaire de déclarer que les dernières négociations ont été rompues, non par rapport aux intérêts de l'Angleterre, mais par rapport à ceux de la Russie. »

(*Times*.)

— A mesure que les bruits de paix se dissipent, les esprits s'exaltent contre les ministres qui s'obstinent à continuer la guerre. Aux réclamations qui s'élevaient de toutes parts en fa-

veur de la paix a succédé un sentiment général de douleur, d'indignation qui se manifeste dans les écrits, dans les journaux, dans les assemblées publiques et particulières : on peut juger de la disposition présente des esprits par la pièce ci-jointe, publiée par l'*Independent Whig*, et regardée ici comme le premier cri d'alarme jeté contre l'administration actuelle de la Grande-Bretagne.

#### APPEL A LA NATION ANGLAISE.

« Enfin le génie de la France triomphe ! Les armées de l'Europe sont unies contre nous, et si notre système politique n'est bientôt complètement changé, c'en est fait : soit par une invasion de l'ennemi, soit par une dissolution totale, la nation britannique, jadis si heureuse et si florissante, est tout-à-l'heure effacée de la carte du Monde !

« Dans une situation si terrible, d'où vient donc cette fatale indifférence dont la patrie semble comme enveloppée ? Nait-elle de la conviction que nos ressources puissent répondre aux dangers de cette crise ? Est-ce la fermeté héroïque d'un peuple fier de la justice de sa cause et confiant dans son courage, ou plutôt, comme je frémis de le penser, l'apathie d'une nation dégénérée prête à recevoir les fers que le vainqueur voudra lui donner ? Auteurs de la dernière guerre, osez vous reporter à cette époque où vous parvîntes, malheureux ! à coaliser l'Europe contre la France ! Voyez cette généreuse ardeur, ce noble enthousiasme dont brûlaient toutes les classes de ce pays que vous aviez dévoué à la destruction. Pourquoi ? (grands Dieux ! un cœur anglais peut-il avouer un pareil sentiment ?) parce qu'il ne voulait pas recevoir la loi que vous vouliez lui donner !

« A cet héroïque tableau, comparez celui qu'offre maintenant la Grande-Bretagne. Ce roi que vous adorez, cette constitution dont vous êtes si vains, ce palladium de l'ordre social et de notre sainte religion, sont menacés par des ennemis encore plus nombreux et encore plus redoutables. . . . ! Voyez cette stupeur profonde où nous sommes tombés. Rougissez et tremblez ! Amis de la réforme, c'est à vous que je m'adresse, car c'est pour vous que la patrie est désormais digne d'être sauvée ; ces misérables acharnés à la dépuille du peuple, tous ces gens qui ont participé aux violations énormes et répétées de nos privilèges constitutionnels, qui nous ont soutenu dans cette guerre injuste et folle, cause première de nos malheurs ; ceux-là je les verrais précipiter dans l'abîme où ils ont voulu nous entraîner, sans jeter un cri de pitié, sans éprouver un sentiment de regret. Mais sans doute la grande majorité de la nation mérite encore le nom d'Anglais ; les périls de cette crise enflammeront son courage, quoique enchaînée par des intérêts particuliers, accablée par l'oppression ou endormie dans le désespoir. Notre situation est horrible : osons en esquisser rapidement les dangers.

« Nous voilà en guerre avec toutes les puissances de l'Europe ; nous n'avons plus avec l'Amérique que des relations d'amitié bien précaires, et nous pouvons nous attendre à compter bientôt sur la liste de nos ennemis tous les peuples du Monde civilisé ! — Ici se présente naturellement une question. Quel est donc le grand, l'important objet qu'on se propose par la continuation de cette lutte inégale ? Pourquoi nous demande-t-on des sacrifices qui aggravent le fardeau des impôts déjà intolérable ? La sagacité vénale des écrivains du jour va encore mettre en avant la *délivrance de l'Europe*. Mais sans examiner ici s'il est d'une bonne politique de nous mêler des affaires du Continent, bornons-nous à faire une seule question. L'Europe demande-t-elle à être *délivrée* ? quels symptômes de mécontentement a-t-elle donnés ? ses gouvernemens actuels sont-ils plus despotiques que les anciens ? Toute la différence que l'influence française y a fait admettre, c'est que ses différens États ont été distribués de manière à prévenir le renouvellement de ces scènes de destruction et de carnage dont elle était depuis quinze ans le théâtre ; c'est que BONAPARTE a réalisé ce rêve brillant du Grand-Frédéric, qui, contemplant le vaste pouvoir et les ressources de la France dignement gouvernée, s'écriait avec enthousiasme que s'il en était le monarque, il ne se tirerait pas en Europe un coup de canon sans sa permission. Ainsi les peuples qui n'avaient en dernière analyse aucun intérêt aux querelles de leurs princes, loin de souhaiter cette *délivrance*, doivent bénir un ordre politique qui leur promet une longue paix, et souhaiter que le monument élevé par le vainqueur résiste, aux ravages du tems et soit encore debout pour leur dernière postérité.

« Comme citoyen du Monde, comme philanthrope, il est impossible de voir sans une émotion de plaisir tant de millions d'hommes échapper à l'esclavage et aux liens de la féodalité. Unis entr'eux, armés contre nous, ils doivent

aisément triompher ; notre chute est certaine. si la guerre que nous faisons n'est pas une guerre vraiment populaire. Mais une guerre populaire doit être juste et nécessaire, et l'importance de son objet clairement défini, doit être proportionnée aux sacrifices qu'on demande au peuple. Or la guerre actuelle est injuste en ce qu'elle a commencé sous de faux prétextes, et que son origine ne peut être attribuée à d'autre cause qu'au refus de notre part de remplir les engagements d'un traité positif. On prouvera qu'elle n'est point nécessaire en montrant qu'elle ne peut avoir d'objet qu'il soit permis d'atteindre ; que nous ne pouvons espérer dans l'avenir de meilleures conditions qu'aujourd'hui, et que le gouvernement de France a toujours fait voir des dispositions à céder au désir de la paix ce que le pouvoir de ses ennemis n'avait pas le droit de demander.

« Je le demande aux prédicateurs de la guerre, pouvons-nous nuire à la France ? pouvons-nous même l'inquiéter sur quelque point de son vaste Empire ? Nous, au contraire, ne sommes-nous pas vulnérables dans toutes nos possessions étrangères, et nos propres rivages sont-ils à l'abri d'une invasion ? Par la continuation de la guerre, notre commerce est considérablement restreint, s'il n'est même tout-à-fait anéanti ; et malgré les vagues théories de quelques visionnaires politiques, il est évident, pour tout observateur impartial et raisonnable, que dans la situation où nous sommes, notre existence nationale est inséparable de notre grandeur commerciale.

« Le résultat de ces considérations est donc que la prolongation de cette guerre nous expose à des pertes immenses dans nos possessions étrangères, à la ruine de notre commerce et même aux horreurs d'une invasion ; qu'il n'est pas en notre pouvoir de rien tenter d'efficace contre l'Empire français, et que, prodiguassions-nous encore pendant des années entières notre sang et nos trésors, nous ne devons jamais espérer de conditions meilleures que celles que nous pouvons maintenant nous procurer. Peuple anglais ! il est de l'intérêt de ceux qui se sont engraissés de tes dépouilles, de ceux qui doivent leur grandeur aux désastres de leur patrie, de souhaiter la prolongation de la guerre, et d'étouffer la voix publique par leurs cris de rage ; mais il est dans ton pouvoir de déjouer leurs intrigues et de sauver l'Angleterre. Amis de votre pays, usez de vos droits constitutionnels, faites entendre votre voix, demandez avec modération, mais avec fermeté, qu'on vous rende les bienfaits de la paix. Après les avoir obtenus, portez vos regards sur l'économie domestique et sur la réforme ; assurez votre ancienne et juste prépondérance dans la balance de la constitution. Insistez pour que le redressement des griefs précède toujours les sacrifices pécuniaires ou personnels. Faites que le fardeau des impôts soit plus également supporté. Dédaignez cette politique étroite qui a aliéné les affections et paralysé les efforts d'un tiers de votre population. Faites partager à vos frères les Irlandais toutes les prérogatives des Anglais. Dans vos transactions avec l'étranger, soyez justes et ne craignez point, bien convaincus que des expéditions de pirates, des exactions arbitraires ou des restrictions tyranniques, ne peuvent en définitif faire le bien réel ni la sûreté d'une nation. Gouvernez sur ces principes, le caractère britannique peut encore briller de son ancien éclat. Alliés fidèles, ennemis redoutables, notre amitié sera par-tout recherchée avec avidité, et des siècles de paix et de bonheur succéderont à cette guerre interminable, source des désastres dont nous sommes enveloppés. »

Du 20 janvier.

(Extrait du Courrier.)

La nouvelle de la reddition de Madère aux forces britanniques a été annoncée hier au lord-maire par la lettre officielle suivante :

Downing-Street, le 19 janvier 1808.

Milord, j'ai l'honneur d'informer votre seigneurie, que le major Murphy est arrivé avec des dépêches du major-général Beresford, annonçant que Madère s'est rendue par capitulation, le 24 décembre, à un détachement des forces de S. M. et à une escadre sous les ordres du vice-amiral sir Samuel Hood.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signe, CASTLEREAGH.

— M. de Stahremberg, en conséquence des ordres péremptoires qui lui ont été apportés par le courrier Heregle, arrivé le 18 au soir, partira de Londres ce soir ou demain matin. Il se rend à Vienne en passant par Paris. Son épouse, qui était à Bruxelles, l'attend à Paris. Le départ de son Excellence sera suivi de quelque déclaration contre nous de la part du gouvernement autrichien. Toute communication avec Trieste et Fiume nous est déjà interdite.



Le départ de M. de Stahremberg sera suivi de celui de M. Alopeus et de M. de Jacobi.

— Le courrier Hérégle, qui a apporté les dernières dépêches à M. de Stahremberg, est parti de Londres pour Paris, hier matin à une heure.

— Le Gouvernement français n'a pas disposé du Hanovre; il ne l'a pas réuni au royaume de Westphalie, ni au duché de Berg. Il le garde intact, afin de nous engager à faire de grands sacrifices pour le ravoïr. Mais est-il besoin de dire à nos lecteurs, que s'il le rendait comme un équivalent en tems de paix, il ne manquerait pas à la première guerre de s'en emparer de nouveau, lorsque peut-être nous serions dans l'impuissance de reprendre ce que nous aurions donné en échange? Les Français desireront que l'on croie que nous faisons du Hanovre le *sine quid non*, comme cela eut lieu dans la dernière négociation; et ce bruit est répandu précisément avant l'ouverture du parlement, pour insinuer que nous nous battons, non pour la liberté britannique, non pour notre indépendance, non pour notre gloire, mais pour une province d'Allemagne. On espère ainsi semer la désunion, rendre la guerre impopulaire et exciter le peuple à demander la paix. Nous avons déjà émis, le 30 novembre 1806, notre opinion sur le Hanovre: nous disions alors comme aujourd'hui, que la possession de ce pays ne peut qu'être funeste à nos intérêts sur le Continent. M. Burke a dit: «L'asphère de mes devoirs est mon pays. Un roi patriote ne doit avoir d'autre pays que celui qu'il gouverne. Aurons-nous pour roi un vassal de la France?»

Fonds publics. — Trois pour cent consolidés, 64 1/2. — Omnium 1/2.

## INTÉRIEUR.

Flessingue, le 18 janvier.

Au milieu de la désolation que répand le cruel désastre dont nous avons été victimes, il est consolant pour l'humanité, d'avoir à rapporter de ces traits de générosité et de dévouement qui honorent la nature humaine. Tous les fous de Flessingue ayant été détruits par le débordement des eaux de la mer, ses habitans éprouvaient une pressante pénurie de subsistances; mais, par l'activité de M. le préfet de la Zélande, cette ville fut abondamment pourvue, dans moins de 24 heures, de tout le pain nécessaire à sa consommation, que ce magistrat avait fait fabriquer à Middelbourg; c'est la municipalité qui en a fait elle-même la distribution. D'un autre côté, le chef de la marine fit mettre, avec la plus grande activité, toutes les embarcations des vaisseaux de guerre et de commerce à la disposition des quartiers submergés; ces embarcations, montées par les meilleurs marins, se sont répandues par-tout où le besoin l'exigeait. Lui-même, ainsi que les officiers de son état-major, pendant toute la journée d'hier, depuis 6 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, ont volé au secours de nos malheureux habitans, en leur portant le peu d'eau douce qui restait de celle destinée à la consommation de la marine de ce port, et que l'on est obligé de tirer d'Anvers. Le commandant de la place s'est également distingué dans cette occasion. Aussitôt que les eaux ont commencé à se retirer, il a été établi des gardes aux issues des quartiers submergés, autant pour le maintien de l'ordre que pour veiller à la sûreté des effets échappés aux ravages de la mer.

Beaucoup de militaires français se sont dévoués, dans cette fatale nuit, avec une générosité qui mérite d'être citée, pour secourir tant d'infortunés. L'un d'eux s'étant fait attacher sous les aisselles avec des cordes, est descendu dans la partie la plus inférieure d'une maison où l'eau se trouvait déjà très-haute et continuait à monter d'un instant à l'autre; une malheureuse femme était abandonnée seule dans cette maison, n'ayant d'autre perspective qu'une mort cruelle et prochaine; mais ce brave parvint à la sauver. M. le général de division Monnet, instruit de ce trait héroïque, a ordonné qu'on lui fasse connaître le militaire qui en est l'auteur, afin de lui accorder la récompense due à cet acte de dévouement. D'un autre côté, l'on a vu des matelots qui avaient travaillé toute la nuit dans l'eau, se priver du morceau de biscuit qu'on leur avait distribué, et l'offrir avec empressement aux infortunés qui réclamaient des secours. Ces exemples magnanimes ne sauraient recevoir assez de publicité.

Le nombre exact des victimes qui ont péri par les suites de cette calamité n'est pas encore connu; on sait seulement qu'il est considérable. Quant à la perte éprouvée par la ville de Flessingue, elle est immense et incalculable. Des familles entières se trouvent réduites à la plus profonde misère; beaucoup de négocians sont complètement ruinés; en un mot, il est impossible d'exprimer le désespoir et la consternation où se trouve notre malheureuse ville. De mémoire d'homme on ne se rappelle pas d'une calamité aussi grande et d'un désastre aussi complet. Toute la Zélande a géné-

ralement souffert de cette inondation, mais pas autant que l'île de Walcheren, et particulièrement Flessingue.

Gand, le 21 janvier.

Les désastres causés par la tempête de la nuit du 14 au 15, dans la ci-devant Flandre hollandaise, commencent à être un peu mieux connus. Les villes de l'Ecluse, du Sas-de-Gand et de Ternusen ont été momentanément inondées: heureusement peu de personnes ont perdu la vie; mais le nombre des bestiaux noyés est considérable. Une immense quantité de denrées de toute espèce a été emportée par les flots; en un mot, les pertes des cultivateurs et des propriétaires sont incalculables. Par-tout on travaille à réparer les dégâts, et les résultats de ces travaux sont aussi satisfaisans qu'on peut l'espérer après de si grands malheurs. Déjà, grâce aux sages et promptes mesures prises sur tous les points par l'administration; grâce aussi au zèle, aux efforts et au dévouement des habitans, les pays d'Axel, d'Hulst et de Cadzand sont dans ce moment hors de danger. Si la haute-marée de la nouvelle lune prochaine ne nous amène pas quelques nouveaux désastres, on peut espérer que tout le terrain qui a été envahi par la mer, sera conservé au Continent.

Paris, le 26 janvier.

L'Ecole de Médecine vient de perdre un de ses plus habiles professeurs: M. Leclerc, professeur de médecine légale, est mort hier subitement. Sa perte est d'autant plus sensible, qu'il était dans toute la force de son âge, et pouvait rendre encore long-tems des services à l'art qu'il exerçait avec beaucoup de distinction. Ses obsèques ont eu lieu aujourd'hui. L'Ecole de Médecine, en costume, et un nombre immense d'étudiens, ont accompagné le convoi.

### MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 5 décembre 1807, sur la demande de Renée Freulet, rentière à Châteaubriant.

Le tribunal de première instance à Châteaubriant, département de la Loire-Inférieure, a déclaré l'absence de François-René Freulet.

Par jugement du 3 décembre 1807, sur la demande de Pierre Lamothe, propriétaire à la Ville-Dieu.

Le tribunal de première instance à Montauban, département du Lot, a déclaré l'absence de Jean-Joseph Lamothe Mouchet.

Par jugement du 9 décembre 1807, sur la demande des mariés Pierre Hangard et Catherine Buzot, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Rouen, département de la Seine-Inférieure, a déclaré l'absence de Jean-Jacques Buzot.

Par jugement du 23 novembre 1807, sur la demande de Marie-Louise Casal, veuve Augusta.

Le tribunal de première instance à Salines, département de la Saône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Dominique Augusta.

Par jugement du 1<sup>er</sup> décembre 1807, sur la demande d'Edme-Thomas Gonbault, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Troyes, département de l'Aube, a déclaré l'absence de Claude-Martin Gonbault.

Par jugement du 20 juillet 1807, sur la demande d'Alexis Banché, et de Marie Nau, son épouse.

Le tribunal de première instance à Châteauroux, département de l'Indre, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques Nau, parti pour le service militaire, et domicilié précédemment à Guilly, commune de Clieu.

Par jugement du 11 novembre 1807, sur la demande de Jacques Pesnel, propriétaire à Mery, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Falaise, département du Calvados, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Charles Pesnel, disparu depuis 1793 de la commune de Croy, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

### LITTÉRATURE.—HISTOIRE.

*Histoire des Empereurs Romains*, par Jacques Corentin Royou. — 4 vol. in-8°. Prix, 20 fr. et 26 fr. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, rue de l'Eperon, n° 91 et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

L'histoire fournit une source intarissable de leçons instructives pour tous les hommes chargés du soin de tenir les rênes du gouvernement. Sans elle toute l'antiquité resterait ensevelie dans l'oubli; le prix des grandes actions serait perdu, et l'on foulerait les ruines d'Athènes, de Corinthe ou de Carthage, avec la même indifférence que l'herbe des prairies. Elle nous reproduit le mouvement du monde ancien: elle nous montre l'homme sans cesse agité par l'ambition, le désir de la gloire; elle nous le montre dans toutes ses variations, dans toutes ses vicissitudes, et nous agite continuellement au sein de nous-mêmes. Le *Yvri* de *U. O.* (connais-toi toi-même) des Grecs ne se lit en caractères bien visibles que dans les annales des peuples. L'histoire nous fait remarquer quelle est la distance entre Octave qui n'aurait jamais dû naître, et Auguste qui n'aurait jamais dû mourir; entre Néron qui voudrait ne savoir pas signer l'arrêt de mort d'un criminel, et Néron qui fait assassiner sa mère; entre Titus présomptueux, débauché, cruel, et Titus qui soupire de regrets d'avoir perdu sa journée, parce qu'il ne l'avait marquée d'aucun bienfait. On voudrait plonger dans la nuit des siècles la plupart des monstres qui souillent les pages de l'histoire: ils en sortent malgré nous pour effrayer la postérité; et leurs traits odieux remuent notre imagination plus efficacement, que les traits de ces hommes bons, paisibles, mais dont la faiblesse enfanta pour le moins autant de crimes.

Un des tableaux les plus frappans, les plus propres à fixer notre curiosité, est celui que nous présente *l'Histoire des empereurs romains*, par M. Royou. Malgré le vice radical qui attaquait cet Empire depuis Auguste, il se soutint long-tems par son antique renommée, et plus encore par les guerres civiles qui arrachèrent brusquement les légions des bras de la mollesse, et retremperent leur courage. Sur les frontières se nourrissait l'ardeur martiale du soldat. L'ancienne Rome revivait dans les camps, avec cette différence que la discipline y était moins sévère. Du reste, même ardeur, même fierté, même passion de la gloire. Rome proprement dite était un foyer de séditions, et renfermait une population d'autant plus difficile à contenir, qu'elle était oisive et caressée dans ses goûts. Aux excès de la liberté avaient succédé les excès de la servitude. Les Romains n'étaient plus sensibles qu'à la représentation des jeux. Du vivant même d'Auguste, ils s'occupaient autant de Pylade et de Bathylle que des événemens politiques les plus sérieux. Maîtres du Monde connu, les empereurs donnaient des spectacles dont la description semble tenir du merveilleux, soit par les richesses que l'on y étalait, soit par la magie que les arts mécaniques opéraient pour l'amusement de la multitude; heureux ces empereurs, s'ils n'eussent pas été obligés de récompenser dans les fêtes publiques, des attentats qu'ils auraient dû punir.

Un peuple entier qu'il fallait nourrir, qu'il fallait distraire agréablement, n'était pas facile à gouverner: ils jouissaient du spectacle même des discordes civiles. Dans un combat livré au milieu des ruines de Rome, entre les soldats de Vespasien et ceux de Vitellius, le peuple en chantant se jetait sur les dépouilles des vaincus. Le sang, dit M. Royou, y ruisselait, et les bains étaient ouverts, les cabarets pleins, la débauche sans retenue. Telle était la bête féroce qu'il fallait engraisser, et qui traînait souvent ses bienfaiteurs aux Gémonies, en les couvrant de boue.

Après la journée d'Actium, 31 ans avant l'ère chrétienne, tout le centre du Monde alors connu était esclave; mais toutes les extrémités étaient libres. Les Germains cachés dans l'épaisseur de leurs forêts, rompaient sur la tête des Romains les fers que ceux-ci venaient leur apporter; les Parthes en Orient tiraient perpétuellement en haleine l'Empire, et lui opposaient une barrière insurmontable.

Sous le sombre, mais adroit et politique Tibère, l'Empire créé par César, organisé par Auguste, parut se consolider. Les Germains et les Thraces en Europe, Tacfarinas en Afrique entretenaient la valeur des légions romaines; et néanmoins, au dedans, l'image d'une cruelle tyrannie, d'une dégoûtante corruption frappait nos yeux et nous soulevait d'indignation. On ne voit qu'une affreuse nomenclature de vices et de forfaits depuis Caligula jusqu'à Vespasien. Le palais des Césars devient l'écueil de la vertu et de l'honneur: on n'y saurait pénétrer sans honte. L'imbécille Claude était digne d'avoir pour épouse Messaline. On ne sait lequel on doit avoir le



plus en horreur ou Néron, espèce de fou qui fait poignarder sa mère, ou le philosophe Sénèque qui, de sang-froid, compose l'apologie de ce parricide, s'efforce d'enlever à Néron jusqu'à ses remords, et lâche la bride aux passions de son élève. Bientôt la tyrannie augmente le nombre des bourreaux et des victimes. Celles-ci meurent avec autant de patience, de résignation que ceux-là montrent de barbarie. Dans cette désastreuse période paraissent Suetonius, Paulinus, Corbulon, Ostorius qui semblent vouloir dérober au reste du Monde de pareilles monstruosités, en les couvrant des lauriers que ces généraux moissonnent au dehors. Nous sommes forcés, quoiqu'en frémissant, d'admirer les *jours d'or* du sanguinaire Néron qui déploie dans Rome une magnificence vraiment extraordinaire.

Mais ces *jours d'or* sont suivis de jours de deuil et de carnage. Les Romains se déchirent. Galba, devenu empereur, dément son caractère. Othon vit comme un Sardanapale et meurt comme Caton : tous les fléaux se déchainent sur l'Italie : tous les sentimens de la nature sont foulés aux pieds durant les troubles excités depuis la mort de Néron, et qui ne finissent qu'à l'avènement de Vespasien. On voit, on entend encore avec effroi un soldat de Vitellius, à l'aspect du corps de son père, que lui-même vient de frapper d'un coup mortel, s'écrier douloureusement : *C'est le crime de la guerre civile et non le mien !* Vitellius n'occupa le rang suprême que pour satisfaire son incroyable voracité.

L'Empire se ranime sous Vespasien. Il renaît à la vertu sous Titus, et retombe dans ses premiers maux sous le farouche Domitien. La méchanceté de cet empereur est célèbre ; elle se peint toute entière dans la pompe funèbre dont il entoura les sénateurs invités à un souper : mais du moins le prince se borne à inspirer de l'effroi à ses convives, sans les massacrer. L'histoire du moyen âge nous transmet le récit d'un repas dont l'appât fut aussi sépulchral. L'image de la mort multipliée sous les formes les plus bizarres, frappent les yeux des seigneurs allemands, que l'empereur Othon II, surnommé le *Sanguinaire*, invita à un banquet solennel. On a immortalisé le jeu cruel de Domitien, et l'on connaît très-peu la férocité du prince allemand qui, bien plus scélérat, termina son horrible scène en faisant égorger une grande partie des malheureux qu'il avait effrayés. L'immortalité du crime, aussi bien que l'immortalité de la vertu, tient, on peut s'en convaincre, au caprice du sort.

De vertueux souverains reparaissent après Domitien. Les limites de l'Empire sont reculées par Trajan. Les beaux jours de la république se lèvent sur Rome, du tems d'Antonin le pieux et de Marc-Aurèle, qui embrassent l'Univers entier dans leurs affections vraiment paternelles.

Ces deux princes consolèrent par leurs excellentes qualités les nations que tant de leurs prédécesseurs avaient épouvantées par des crimes inouis ; mais comment Marc-Aurèle, dont le nom exprime l'idée de la vertu même, a-t-il pu laisser le pouvoir suprême à un jeune monstre tel que Commode, et n'a-t-il pas préféré le bonheur des Romains à son fils même, dans un siècle où l'hérédité n'était point consacrée ? on ne saurait objecter pour la justification du père, qu'il ne connaissait point toute la noirceur, toute la scélératesse de son successeur ; Commode, dès sa plus tendre enfance, n'aut rien d'humain que la figure, et commit d'affreuses cruautés.

De nouvelles guerres civiles éclatent après la mort de ce prince, plus fait pour le rôle d'athlète que pour celui d'empereur ; et nous sommes forcés de continuer notre marche au milieu du feu des révolutions, dans le sang, dont l'Italie est inondée. Nous sommes forcés d'assister aux plus détestables tragédies, de voir les prétoriens massacrer le vertueux Pertinax, qui, de simple maître d'école, s'était élevé par son mérite, sa valeur, aux premiers grades de la milice ; nous sommes forcés de voir son cadavre étendu devant ce palais, où le jour même de cet assassinat, Didius Julianus, après avoir acheté l'Empire, vient prendre un repas destiné à son prédécesseur ; nous sommes enfin forcés d'être témoins de toutes les fureurs de l'anarchie militaire.

Les grandes qualités de Septime-Sévère qui vivifie, raffermir l'Empire ébranlé dans ses fondemens, ne le sauvent pas des justes reproches de la postérité. Sa mort replonge Rome dans le deuil. Elle devient la proie et le jouet de Caracalla, d'Héliogabale, jeune fanatique de débauches, dont la mort répondit à la vie. La bonté, la douceur, la bienfaisance d'Alexandre-Sévère rassurent durant quelques années les Romains. Bientôt nous retombons dans un épouvantable chaos. Le crime regne avec Maximin. L'Italie s'avance contre cette bête féroce. Déjà les barbares, devenus politiques, se réjouissent en secret de ces divisions ; et les Goths dont il est question pour la première fois sous Caracalla, savent en profiter. L'Afrique nomme deux empereurs qui, au bout de quelques jours, sont

massacrés ; le Sénat de Rome leur en substitue deux autres. Maximin périt devant les murs d'Aquilée. Maxime et Balbin, vainqueurs, n'en sont pas plus heureux. Rome est convertie en un champ de bataille. Une populace effrénée, des légions insolentes, sans discipline, se signalent par d'atroces fureurs. Alger de nos jours ne présente jamais un spectacle aussi effroyable : l'incendie dévore les plus beaux quartiers de la capitale du Monde. Maxime et Balbin expirent sous le fer des séditeux. Rome nage dans le sang de ses citoyens.

A cette lamentable époque s'affaiblit insensiblement, et de toutes parts, la puissance romaine. La dissolution commence à s'opérer. Quelques rayons de vertu, de grandeur et d'héroïsme brillent encore dans la personne d'Aurélien, de Probus et de Claude II. Enfin, sous Dioclétien, le nombre des barbares se multiplie, leurs efforts redoublent, les lambeaux qu'ils arrachent sont plus considérables, la dissolution de l'Empire plus marquée et la décadence des mœurs romaines plus rapide. Cet empereur guerrier, actif, infatigable, succombant sous le fardeau des affaires publiques, ne pouvant se trouver sur les principaux points menacés, se choisit pour collègue son ami Maximien-Hercule. Après son abdication volontaire, le pouvoir suprême se divise et se subdivise à l'infini par la création des Césars. Les finances s'épuisent, le patriotisme s'efface, les armées manquent de paye.

L'Empire romain revenu à l'unité sous Constantin, redonne quelques signes de vigueur et d'énergie : les barbares sont battus. Mais ses successeurs n'héritent point de ses talens. D'ailleurs la corruption des Romains s'accroît ; ils s'abâtardissent de jour en jour. Les calamités publiques reprennent donc leur funeste cours. Théodose-le-Grand les augmente sans le savoir, en voulant les diminuer. L'incorporation des barbares dans les Légions romaines acheva de perdre l'Empire en Occident, et d'anéantir l'antique esprit, ainsi que l'antique valeur des Romains. Ils s'exemptèrent à prix d'argent du service militaire, et conférèrent imprudemment à des étrangers le soin de défendre l'Etat. Alors les barbares aguerris, disciplinés par leurs ennemis mêmes, se précipitent sur le grand colosse de l'Empire romain, l'abattent, le morcellent, le brisent en mille pièces, s'en adjudent, s'en disputent les vastes débris, et forment les monarchies modernes.

Tel était le tableau que M. Royou avait à tracer. Il s'est arrêté au règne de Constantin, parce qu'il a déjà donné au public l'Histoire du Bas-Empire, dont Constantin est regardé comme le fondateur. Cet ouvrage échappe à toute espèce d'analyse ; le mieux est d'en juger l'ensemble : on y trouve un précis fort curieux de la vie des impératrices. La critique de l'auteur est judicieuse, et son pyrrhonisme, historique, raisonné. Quel homme sage, en lisant Tacite, n'a pas vingt fois formé les mêmes doutes que M. Royou sur quelques monstruosités décrites dans la vie des premiers Césars ? On est tenté de croire que Tacite, dans un accès de mélancolie, s'est plu à charger des plus noires couleurs le tableau de leurs forfaits. Il interprète toujours leurs pensées, leurs actions et les bruits populaires du côté le plus sinistre. Ces doutes soulagent l'humanité.

M. Royou touche à la fin d'une entreprise extrêmement utile. Il a déjà refait trois de nos grandes histoires anciennes, et quand il aura terminé la quatrième et la dernière, on aura en 16 volumes tout ce que renferment de curieux, de piquant, de vraiment instructif, environ 70 volumes que peu ont le courage de lire ; car, au moyen de la précision à laquelle l'auteur s'attache, il a su conserver tous les faits, il n'en a retranché qu'un nombre infiniment petit, et qui ne présentent aucun intérêt ; encore ces retranchemens n'ont été faits que dans l'Histoire du Bas-Empire. C'est en élaguant des réflexions parasites, de longs récits de batailles, et en donnant à la narration la plus grande rapidité, qu'il est venu à bout de renfermer tant d'objets dans un cadre si étroit, et souvent même d'ajouter à l'histoire, des détails omis dans de volumineuses collections. La préface nous a paru contenir des idées neuves et solides sur l'essence de l'histoire. Le style est celui du genre, naturel ainsi qu'élevé. JONDOT.

## AGRICULTURE.

Du 10 au 15 mars prochain, il paraîtra chez Marchant, rue des Grands-Augustins, n° 20, un *Traité complet sur le Jardin potager*, vol. in-12, petit-texte et petit-roman (prix 3 fr., et 4 fr. par la poste), dans lequel on donnera, avec de grands développemens, la culture de plusieurs plantes qui ne se trouvent pas dans les ouvrages du même genre, et où l'on s'attachera particulièrement à faire ressortir les différentes méthodes applicables au nord, à l'intérieur et au midi de la France.

## COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

### CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b°.	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— courant ....	56 $\frac{1}{2}$	57
Hambourg.....	180 $\frac{1}{2}$	180
Madrid effect..	15 50	15 35
— vales.....		
Cadix effect....	15 45	15 30
— vales.....		
Barcel. effect...		
Lisbonne.....	460 r	465 r
Livourne.....	501 c	499 c
Naples.....		
Milan.....	81 $\frac{1}{2}$ d. p. 6	81 $\frac{1}{2}$ d. p. 6
Bâle.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Auguste.....	251	250
Vienne.....	120	
St-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Marseille.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Bordeaux.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Montpellier...	$\frac{1}{2}$ p.	
Gènes eff.....	4 71	4 69
Geneve.....		161

### EFFETS PUBLICS.

Cinq pour c. j. du 22 sept. 1807.	85 fr. 85 c.
Idem. jous. du 22 mars 1808....	83 fr. 25 c.
Rescriptions sur domaines.....	92 fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France.	1255 fr. c.
Entreprises particulières.	
Caisse des rentiers.....	fr. c.
Actions des Ponts, j. du 1 <sup>er</sup> janv.	1150 fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

## SPECTACLES.

**Académie Impériale de Musique.** Aujourd'hui, Relâche.

**Théâtre-Français.** Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, les Châteaux en Espagne, et.....

**Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.** Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui les Marionnettes, M. Lamentin, et l'Auberge de Strasbourg.

**Théâtre de l'Opéra-Comique.** Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui Lina, et.....

**Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.** Aujourd'hui rien de trop, la Marchande de Modes, et une Journée chez Bancelin.

**Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre.** Les Poètes sans-souci, le Tableau de Raphaël, la Prisonnière, et le Désespoir de Jocrisse.

**Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple.** Aujourd'hui les Amours de Montmartre. L'Aveugle du Tyrol, et la Famille des Pointus. M. Ribié jouera cinq rôles.

**Ambigu-Comique, boulevard du Temple.** Aujourd'hui Saakem ou le Corsaire, et Adrienne de Courtenai.

**Théâtre Montansier, Palais du Tribunal.** Aujourd'hui M. Ravel l'ainé, l'incomparable, premier danseur sur la corde, dansera un pas de Tartare de sa composition, un pas de Zéphyre, et les Folies d'Espagne.

**Panorama.** Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

**Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal,** en face du passage de la galerie de bois, au premier ; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

**Cabinet de physique et de psychagogie de M. Lebreton, rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n° 5.** Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places ; 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

**Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle S. - Honoré.** Spectacle tous les jours, sans exception, à huit heures. M. Olivier fera les Tours les plus curieuses ; et répétera les mêmes diversissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour.

De l'Imprimerie de H. AGASSE, rue des Poitevins, n° 6.